

N° 165 octobre 80 8 F mensuel

no

folk

**pink
floyd
parano**

M 2531 - 165 - 8 F suisse 4 FS canada 1\$50 portugal 95 esc

M 2531 - 165 - 8 F

**kiss
nina hagen
meat loaf
miles davis
bruce springsteen**

Notre reporter
à Hollywood
s'en arraché à la
fascination
de l'écran magique
pour s'en aller découvrir
dans des lieux obscurs
quelques groupes
qui ne le sont pas moins.

« Don't say what you mean
You might spoil your face
If you walk in the crowd
You won't leave any trace. »
(The Cure, « Jumping Someone Else's Train »)

Pete Townshend avait un hit à la radio, il n'y a pas longtemps. Sans les Who. « Open The Door », ou quelque chose dans ce goût-là. Ça sonnait tout à fait comme Cat Stevens. Devo passe aussi beaucoup ces temps-ci, la Warner ayant bulldozé toutes les réticences des programmeurs. La chanson que l'on entend le plus souvent, c'est « Whip It Up », un hymne à la masturbe ou à la fellation. Très approprié, en l'occurrence. Et pendant ce temps-là c'est encore cette vieille canaille d'Alice qui se marre le dernier – jusqu'à la banque – en faisant peau neuve comme jadis son python mité ; faisant de l'or avec tous les nouveaux robinets pop qui ont « révolutionné » (kleenex, please) le rock et les ondes depuis cinq ans (Cars, Devo, Heads, etc...). Avec un peu plus d'humour, mais tout aussi tuant, Paulo Maccaque démontre qu'on n'apprend pas à un vieux singe à faire des grimaces, titrant génialement son dernier disque « McCartney II », comme une séquelle d'Hollywood. Cet horrible Peter Gabriel parvient enfin à se faire accepter de tous les critiques et programmeurs soi-disant new-wave – tous les faux-derches qui n'attendaient que cela pour retourner à leurs plaisirs honteux et scrofuleux (hier Van Der Graaf, aujourd'hui Magazine). Les Pretenders sont entrés dans les States comme dans une motte de beurre et Chrissie Hynde peut cavalier dans les charts et sur les listes de programmation radio comme une Jeanne d'Arc mal embouchée ; si facile que ça ne doit même pas être drôle pour eux. Le rock en ce moment ressemble à ces vieux culturistes qui arrêtent de travailler leurs haltères : un gros muscle qui a perdu son tonus ; un muscle qui ne bande plus. Vous avez voulu Bob Seger, Led Zep et Blondie, vous en prenez bien pour sept ans ?

Si vous croyez que j'ai des problèmes avec la musique ces temps-ci, vous avez gagné le berlingot. Je n'en écoute presque plus ; je ne vais en voir que forcé et contraint – ou au moins anesthésié. J'ai de plus en plus de mal à prendre tout ça au sérieux, même si c'est un *business* sérieux. En plus de ça, j'ai tendance à mélangier un peu tout, le rock et mes lectures. Je viens de terminer un article fascinant sur l'amélioration génétique du cheptel américain ; tout sur les vagins artificiels, l'insémination et les greffes d'embryons. Sans oublier les filous qui passent la frontière canadienne avec du sperme de super-taureaux volé à Carnation ou autres supertrusts de l'élevage et de la production de protéines (à 50 000 dollars l'éprouvette, ça vaut la peine). Sans oublier non plus ces pauvres bougres de bœufs castrés qu'on utilise pour faire bander les taureaux, de braves et stoïques bêtes nommées « queer bulls » en jargon de métier (une vache ne supporterait pas le poids des montes répétées ; et puis, tous les taureaux ne sont pas cathos et ne pratiquent pas tous le coitus interruptus...). Et mes fatidiques lectures se mêlent atrocement à mes réflexions moroses sur le sujet qui nous occupe (ou devrait). J'en arrive à voir Pete Townshend ou Robert Plant en taureaux Holstein montant un disc-jockey, un rock critique ou un collectionneur de vinyle, tandis qu'un Mo Ostin en blouse verte glisse

de façon experte le v.a. (vagin artificiel) là où il faut, récoltant les précieux riffs dans l'éprouvette. On peut consommer sur place. Ou congeler tout ça pour les générations futures. Les riffs, comme les spermatozoïdes, peuvent se conserver presque indéfiniment. Placés entre bonnes mains, s'entend.

DOIGTS DE FÉE

Pas très sérieux comme vision, je vous entends déjà dire. C'est sans doute vrai. Mais vision pardonnable au moins quand tout ce qui passe à la radio semble sortir des mêmes doigts de fée ; en l'occurrence Ocasek, qui se pose un peu comme la Carabosse du zinzin. Mais, bon, que les affreux du métal lourd reviennent en force (qu'on nous dit) ou que Townshend bande un peu flasque et qu'il ramène sa tronche fatiguée sur toutes les chaînes et dans tous les magazines achetables (vendus ?), c'est strictement une affaire entre eux et vous. On vous force pas. Et les maisons de disques, dans la bataille ? Oh, elles respirent. On en est presque au point où on recommence à y voir clair ; on peut coller les erreurs et les bourdes stupides sur le dos de « la crise ». C'est pas moi, monsieur le directeur, c'est la crise. Ou les pirates. Et on nous offre Sue Saad and The Next. En 1980. Les cons. Et si les mauvais en France courent toujours après leur Téléphone (II ?), leurs équivalents U.S. font à peu près la même chose et salivent toujours après leur second prototype de la Bombe Platinée. Et qui n'a pas son égérie, demandez-demandez ! Blonde, si possible. Mais en tout cas bien roulée ; et toujours flanquée d'un groupe tuyau-de-poêle.

Les joyeux Midas Adidas de la Warner, ici même à Burbank, ceux-là mêmes qui ont récemment mordu la poussière avec leur prototype (Pearl Harbor, un groupe un peu trop bien nommé), récidivent timidement avec une vieille pro de Los Angeles hâtivement maquée avec un conglomérat de bostonieux des plus improbables mais néanmoins aguerri : deux Modern Lovers et un Reddy Teddy. Oui. Vous avez bien lu : le même Leroy qui jouait si bien ses arpèges derrière Baby Jonathan et ses bébés dinosaures joue actuellement les mercenaires dans ce collectif nommé Robin Lane et les Chartbusters. Robin Lane est une ancienne folqueuse dont la plus grande gloire a jusqu'à présent été d'avoir chanté les chœurs sur « Everybody Knows This Is Nowhere » (on peut faire confiance à ce vieux Neil Young pour trouver tous ces titres un peu trop près de l'os). Les Chartbusters ont quand même fait leurs classes (par les temps qui courent, ils font à peine neuf mois), se taillant une respectable réputation à Boston grâce à un hit local respectable lui aussi intitulé « When Things Go Wrong » (on peut faire confiance à cette vieille Robin Lane, etc...). La suite est aussi ennuyeuse qu'une queue de chômage : signature, contrat, album indifférent, tournée de support, Whisky-à-Go-Go. Je les ai vus ouvrir pour les Undertones. Ils jouaient dix fois trop fort ; c'est ça les folqueux, quand ils s'y mettent. Mais le peu qu'on pouvait entendre était totalement inintéressant. Robin Lane est peut-être un nom qui fait fleur-bleue, mais celui des Chartbusters fleure bon sa multinationale. Une dichotomie tout à fait actuelle, pleine d'à-propos : parce que tout le rock dont on a parlé jusqu'à maintenant pourrait se ranger sous un seul parasol, celui du « corporate rock ». C'était bien la peine d'en finir avec le disco.



